

Jigmé Thrinlé Gyatso

# Grandir

Préface de Louis Dubost

Illustrations de  
Christian Bourcereau, Maurizio D'Agostini,  
Étienne Huck et Dominique Malardé

*Editions de l'Astronome*

# Préface

par Louis Dubost<sup>1</sup>

## L'expérience radicale de la banalité

*Grandir  
en s'éveillant  
à l'évidence  
du poème*

Quatre vers comme une sorte « d'art poétique » (disait-on jadis) qui oriente le travail du poète dans le langage, tout autant que le langage travaille le poète. La poésie c'est d'abord des mots, le poème c'est un objet de langage qui n'a d'autre utilité ou intérêt que lui-même, il réalise – comme toute œuvre d'art – sa propre fin en visant dans la pratique de l'écriture une finalité esthétique, la « beauté ». De sorte qu'il est supposé procurer au lecteur un plaisir non moins « désintéressé » (Emmanuel Kant). Cette spécificité de la fonction poétique du langage n'exclut cependant en rien que des « enjeux d'intérêts » interviennent de façon plus ou moins subreptice – voire délibérée ! – tant dans la pratique de l'écriture que dans celle de la lecture, autrement-dit des préoccupations personnelles qui « intéressent » le langage

---

1. Poète, éditeur de poésie de 1974 à 2009 aux éditions Le Dé bleu, puis L'idée bleue, ancien professeur de philosophie au lycée Pierre Mendès-France à La Roche-sur-Yon.

telles les sentiments plus ou moins conscients, les bruits inquiétants du monde extérieur, les convictions (affirmées ou pas trop) culturelles, morales, éthiques, politiques ou religieuses. Ces enjeux intéressés infléchissent bien évidemment le lexique et la grammaire, les figures stylistiques et les formats privilégiés par le poète, voire conditionnent ce qu'on appelle « le style » qui représente l'extimité du poète, c'est-à-dire ce qu'il dévoile de sa personnalité dans le poème : un ouvrier-maçon (Christophe Tarkos), un ambassadeur catholique (Paul Claudel), un truand assassin (François Villon), une jeune énarque brillante (Adeline Baldacchino) ou encore un moine bouddhiste français (Jigmé Thrinlé Gyatso) n'écrivent pas tout à fait de la même manière ni le même poème... Quoique le moine, en tant que lecteur, ait certainement ressenti un plaisir « désintéressé » à découvrir les poèmes de l'ouvrier, de l'ambassadeur, du truand ou de l'énarque, tous poètes incontestables.

Ce rappel basique de la fonction poétique (un peu longuet on voudra bien m'en excuser) me paraît un préalable pas trop inutile dans la mesure où Jigmé Thrinlé Gyatso est un moine bouddhiste, ce qui induit quasiment que le poème n'affecte pas un total désintéressé pour l'intimité de la vie religieuse à laquelle il se consacre. À la première lecture du manuscrit *Grandir*, j'ai été décontenancé, je l'avoue, et un tantinet désarçonné lorsque Jigmé Thrinlé Gyatso (il me connaît comme je le connais sous un autre nom depuis longtemps, nous nous sommes régulièrement côtoyés lors d'une de mes vies antérieures) m'a demandé de préfacier son livre car je ne m'en sentais pas apte vraiment et, ne connaissant pas grand-chose

au bouddhisme, encore moins expert. En effet, et qui plus est, dans ma réflexion et dans mon comportement tant privés que publics (enseignement, édition, etc.), je me suis en permanence efforcé de garder une prudente distanciation critique à l'égard du discours religieux de pouvoir – quelles que soient les religions – même et surtout si, pour conforter une séduction persuasive, il récupère et emprunte des formes “poétisantes” telles le psaume, la sourate, le mantra, etc. Car il est parfois très difficile d'en éradiquer totalement le formatage idéologique manifeste pour s'en tenir à la seule poésie latente. Agnostique je suis et demeure – à l'instar de Jacques Prévert (souvenez-vous : « Notre Père / qui êtes aux cieux / restez-y... »). Car les hommes ont suffisamment de problèmes tout simplement humains à régler entre eux sans en rajouter d'illusoires, extra-humains pour ne pas dire inhumains. Donc je m'en tenais à cette évidence de la banalité de la réalité humaine, avec la poésie pour tout bagage et viatique, lorsque je suis tombé tout à fait par hasard sur la petite *note bleue qui émeut*, qui m'a permis enfin d'approcher et d'accrocher l'écriture de notre poète. Une note d'un de ses confrères, moine bouddhiste lui-aussi, dénommé Tozan alias Clément Sans : « vivre en tant que moine zen, c'est radicaliser son expérience de la banalité ».

Et j'ai relu les poèmes de Jigmé Thrinlé Gyatso, avec plaisir cette fois-ci. Me suis rapidement convaincu que, quelque part, ce qu'il écrit *grandit* la poésie et *laisse grandir* le poète et son lecteur. Orpailleur bien banal, j'ai sassé l'ensemble langagier pour en dégager de leur gangue référentielle (religieuse, philosophique, éthique...) les *incertitudes nourricières* du

poème. Et constaté que Jigmé Thrinlé Gyatso inscrit son travail d'écriture dans des préoccupations universelles partagées par l'ensemble des poètes : la mise à l'écart du *moi*, ce *roi niais et ignorant* (ce n'est pas avec des sentiments qu'on fait de la littérature, mais avec « le grand désordre du dictionnaire » disait à peu près Jean Cocteau), le rapport permanent avec *l'ordre des choses* qui souffre d'impermanence c'est-à-dire la biodiversité vibrante du vivant – ce qu'on appelle la Nature, qu'elle soit « nature naturée » (le réel tel qu'il est donné) et « nature naturante » (le réel tel qu'il se transforme en continu) pour reprendre des expressions spinozistes – le libre jeu des signifiants comme pour gratter jusqu'à l'os le sens des signifiés, le recours à des formes et figures “poétiques” diverses et variées (allant de l'accumulation verbale quasi logorrhéique à la densité concise du haïku ou du tweet), les incursions vers une métalangue (rappels étymologiques du sanskrit, la langue-creuset originaire de toutes les langues indo-européennes)... Le poème radicalise ainsi le « dire ». Et s'il y a un “message” référentiel, il n'intervient pas en imposant un impérialisme univoque et dogmatique mais il affleure seulement dans la matérialité même du poème, à l'instar des « Fioretti » de François d'Assise, de « la Diane française » de Louis Aragon, des « Tragiques » d'Agrippa d'Aubigné, des poèmes de Victor Hugo, Léopold Senghor, Mahmoud Darwich ou encore Bob Dylan.

Il en va de même pour Jigmé Thrinlé Gyatso. Le moine et le poète ne co-existent pas : ils sont consubstantiels. Le moine exhorte à la pratique de la méditation – *le silence donne / aux signes du vivant / une*

*présence remarquable* – ; le poète insiste sur le fait incontournable que « se taire dit trop » (Jacques Ancet) parce que le silence est en quelque sorte l'énergie qui fait imploser la matérialité des signes. C'est en ce sens que la poésie permet, par sa spécificité de langage, de « radicaliser » la banalité des choses et de la vie et laisse grandir en nous l'éveil à la réalité vivante. Le poème éveille au chemin qui mène à soi, au monde, à la vie. Bref ! Grandir... :

*c'est tout un poème  
vibrant  
de vie et de mort  
dans un assourdissant silence.*

Grandir  
avec  
un certain regard  
un geste  
un mot  
un silence  
et  
des incertitudes nourricières

Grandir

avant  
il faut naître

c'est dans l'ordre des choses

naître et grandir

incessante succession  
de commencements et de fins  
de chaos et d'harmonie  
et de commencements nouveaux

Grandir

dans un terroir  
un territoire et une histoire  
et  
l'esprit content et libre  
y rester ou partir  
y revenir ou jamais n'y vieillir





L'ermite : la confusion. Porcelaine de Dominique Malardé

Grandir  
avec  
d'une certaine innocence  
la légèreté  
la confiance  
l'enthousiasme  
et  
d'une certaine responsabilité  
la force  
la conscience  
la connaissance

Grandir  
en conscience  
individuelle  
universelle  
spirituelle

Grandir  
sans dramatiser  
l'existence et le sens —  
karma et dharma<sup>1</sup>  
grandir n'est pas une fin  
mais peut-être un destin  
ou au moins  
un signe  
de finitude

---

1. *Karma* en sanskrit signifie « action » et s'emploie souvent en sous-entendant « la loi des actes et leurs conséquences ». *Dharma* en sanskrit a au moins dix sens possibles : loi, enseignement, doctrine, voie, phénomène (matériel ou mental), bien, vertu, justice, réalité, vérité.

## Grandir

dans un acte de foi ancestral  
chargé de sens  
comme celui  
des hommes-médecine Lakotas  
qui  
dans le Dakota du Sud  
sculptent et polissent la catlinite  
pour en faire des *chanunpa*<sup>2</sup>  
qui aident à grandir  
au-delà des limites du moi  
et du mental cantonné aux concepts  
comme au-delà du fourneau  
de la pipe en pierre rouge  
s'élève  
avec la prière  
la fumée du *kinnikinnick*<sup>3</sup>  
qui relie  
à la lignée des ancêtres  
et à l'universel

---

2. La *canunpa* ou *čhaŋnúnŋpa* en translittération complète dans la langue lakota (lakhótiyapi), est la pipe sacrée de cérémonie des Lakotas du Dakota du Sud, dont le fourneau est façonné par chaque homme-médecine dans la catlinite, une pierre brun-rouge. Lire : Archie Fire Lame Deer, *Le cercle sacré – Mémoires d'un homme-médecine sioux*, Albin Michel, Espaces libres, 2000, réédition Poche, 2018

3. Le *kinnikinnick* est souvent un mélange de plantes médicinales (dont l'écorce de saule rouge ou cornouiller rouge) à fumer ou à prendre en infusion.

## Grandir

au milieu de ce qui fait le monde  
et de ce qu'en font les hommes —  
un peu pervers et narcissiques  
toujours à vouloir profiter  
s'admirer et tout étiqueter  
mais parmi eux il y a aussi  
ceux qui aiment la vie  
et en comprennent le sens  
et c'est bien auprès d'eux  
qu'il est bon de grandir

# Table des matières

Préface par Louis Dubost	4
Grandir	9
Postlude en forme de bol	113
Poème pour le S.A.C.R.E.	125